

Lectures pour tous
16 octobre BnF Richelieu

Lectures au pluriel. Ce lecture pluriel est plus que bienvenu car il fait de cette discipline une conversion, un très présent appel d'air. Tandis que nos sociétés contemporaines sont confrontées à de troublants chaos, à des tragédies sans fin, on pourrait considérer, et il le faut, que la lecture est un remède, elle répare, recoud, tisse de nouveaux liens, tend les fils d'une nouvelle texture. Aujourd'hui, on compte toujours les morts par dizaine de milliers et les tempêtes, les ouragans font rage. Aujourd'hui est encore le jour d'un anniversaire tragique. Nous sommes toujours avec Homère. L'histoire commence et ne finit pas. Elle se reprend, s'élargit et nous éconduit le plus souvent, au lieu de nous conduire vers le meilleur.

Nous ne pouvons pas, nous n'avons pas le droit de passer à côté de cela, cette réalité qui nous confond. Mais nous avons le devoir, aussi, pour celles et ceux auxquels nous transmettons cet héritage, si lourd, de le rendre sensible, ouvert à tous les possibles. Et la lecture est probablement ce consalementum » qu'il nous faut. Cette consolation aimée qui nous permet de poursuivre le chemin.

« Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve. »

Je me souviens que mon ami Hubert Reeves avait rappelé ce mot de Hölderlin au CERN où nous avons organisé une rencontre à laquelle participait aussi François Bon. Je pense aux mots de Pierre Judet de La Combe, prononcés aux Enjeux (qui se terminent demain), ou à ceux, graves, du philosophe Marc Crépon, parlant de la nécessité de transmettre l'empathie. Il est de ceux qui réfléchissent le projet du futur Mémorial du terrorisme. Nous parlons ensemble de la lecture et de ce qu'il faudrait qu'elle « fasse », au sens effectif du faire grec, poétique. Et comment en transmettre le sens et l'espoir qu'elle contient.

L'altérité et le vivant. Nous y sommes donc. Il me semble que l'un sans l'autre ne tiennent pas, que le monde s'écroule et n'est plus que ruines. Pour éviter cet effondrement, il faut partout la reconnaissance d'autrui. La profonde conscience que le proche est mon alter humain. C'est la vie, et s'il y a vie, il y a ce magnifique mouvement de l'un vers et par l'autre. Simone Weil, la philosophe écrivait au poète Joë Bousquet, enfermé paralysé - ayant reçu un éclat d'obus qui lui avait sectionné la colonne vertébrale en 1918 - dans sa chambre rue de Verdun, à Carcassonne, qu'il était donné à très peu d'être de savoir que l'autre, les autres, existent vraiment, dans cette distance respectueuse, embrassante et délicate. Exister « pour de vrai », comme disent les enfants, dans le regard de l'autre. Ce devrait être la pierre angulaire de toute relation. C'est ainsi que se voient les amis, les amants, les enfants, du moins peut-on encore l'espérer. Regarder, envisager, comprendre, trois états d'une relation. Trois étapes de la lecture aussi, religere. Relier, tendre vers l'autre. Une adresse. Un texte est toujours une adresse à. Celles et ceux qui diraient le contraire n'auraient pas tout à fait raison.

Lectures pour tous permet cette relation absolument nécessaire entre éducation nationale et lecture publique. C'est bien pour cela que ce programme est plus que précieux.

Je dois ici vous parler aussi du vivant, tout le monde parle aujourd'hui du vivant. Baptiste Morizot était ce matin sur France Culture pour évoquer son nouveau livre : *Rendre l'eau à la terre* (Actes Sud). Que faire, qu'en faire pour agir et pour tenter de sauver encore de l'extinction, tout ce qui disparaît à jamais.

La Maison des écrivains œuvre depuis longtemps pour tenter de renouer quelque chose qui a été séparé dans le temps. Depuis 2015, la COP 21 et le « Parlement sensible » - retrouvez ici le discours de Jacques Gamblin, parfait écrivain aussi, écrit dans le cadre de cette journée à laquelle participaient 31 auteurs/autrices <https://www.facebook.com/watch/?v=1027038347376657> - Parlement sensible qu'elle a imaginé, elle n'a donc eu de cesse d'aiguiser la curiosité d'auteurs/autrices et d'enseignants pour des projets propices à développer le sentiment d'appartenance à quelque chose qui nous va bien et nous dépasse, une terre commune, plus qu'un terrain de jeux, un terrain de beautés. Ce faisant, développant ces actions à travers, par exemple *Par nature, des ateliers littéraires avec le vivant* ou le *Prix jeunesse du Muséum littéraire*, elle parvient à bouger un peu les lignes et les consciences, de part et d'autre. Par ce biais aussi, elle permet d'agir sur l'écriture, la lecture, en enrichissant, par les ateliers conduits avec les auteurs et les autrices, le vocabulaire chez les plus jeunes. « La littérature est une science naturelle du langage » est un slogan qu'elle a créé justement pour appuyer ce point. Depuis que la Mél s'est avancée sur ce terrain de reconquête des pouvoirs de la littérature conjugée à la nature, notamment en 2015, les collections éditoriales se sont développées, les écrivains se sont penchés, nombreux, sur cet avenir rendu incertain pour réconcilier le vivant avec le vivant.

Pour finir, Stevenson et Blanchot.

Dans *Devenir écrivain* 'Rivages poche/Petite Bibliothèque, il écrit ceci, après avoir expliqué comment, enfant paresseux, il ne sortait jamais sans des livres dans les poches, et des carnets de notes pour faire, je cite : « le choix de la note essentielle et du mot juste ». Il sortait pour noter la nature et écrire à la manière de. Il apprenait une science qu'il devait pratiquer plus tard, ayant décidé qu'il serait écrivain. Et Maurice Blanchot,

qui, dans ce passage du *Livre à venir*, me semble dire le souci qui doit être celui de la littérature : « Cette parole non parlante ressemble beaucoup à de l'inspiration, mais elle ne se confond pas avec elle ; elle conduit seulement à ce lieu unique pour chacun, l'enfer où descendit Orphée, lieu de la dispersion et de la discordance, où tout à coup il faut lui faire face et trouver, en soi, en elle et dans l'expérience de tout l'art ce qui transforme l'impuissance en pouvoir l'erreur en chemin et a parole non parlante en un silence à partir duquel elle peut vraiment parler et laisser parler en elle l'origine, sans détruire les hommes. ».

Sans détruire les hommes, ajouterais-je, et le vivant.

Sylvie Gouttebaron
Directrice de la Maison des écrivains et de la littérature